

venu ici-bas avec une mission de prédicateur, don précieux et d'un facile débit dans notre époque de religions neuves et de prosélytisme ardent. Rarement il laissait échapper l'occasion de faire de l'éloquence vertueuse ; il n'y manqua pas en cette circonstance.

—Vous avez dissipé votre patrimoine, Charles ; vous avez fait argent de la maison où vous êtes né, où votre père est mort ; ce serait une mauvaise action, si ce n'était une folie ; vous seriez à blâmer, si vous n'étiez à plaindre ; car il y avait mieux qu'une fortune dans ce domaine, il y avait une religion, il y avait le bonheur qui était votre patrimoine aussi, et que votre père vous avait laissé en héritage avec ses autres biens. Vous ne l'avez pas compris. Vous avez vendu votre vigne et votre verger, et votre moulin sur la rivière, et votre bois de frères sur la colline. Vous avez renoncé à toute la joie rustique de votre vie, à vos fleurs au printemps, à vos ombrages en été, à votre vendange en automne. Ce n'est pas votre faute, la nature vous avait ainsi fait, et vous ne saviez ni le prix ni la sainteté de ces choses ; vous ne teniez pas à cette demeure champêtre, préférant le séjour de Paris et ses plaisirs fugitifs ; vous avez mieux aimé voir tourner les roues de votre phaéton que les ailes de votre moulin ; à la bonne heure ! mais un jour, croyez-moi, vous vous repentirez de vous être ainsi départi. Heureusement, Charles, le mal n'est encore qu'à moitié ; vous n'avez plus de maison des champs, mais il vous reste de quoi vivre dans la ville avec aisance ; vous pouvez encore être un bon bourgeois, vivant de ses rentes, à l'abri du souci et du travail. Votre père était un homme sage ; il connaissait vos penchans, et c'est pour vous sauver de la ruine qu'il vous a arrangé cette rente viagère ; ne défaites pas ce qu'il a fait. Vous avez vendu son tombeau, ne trompez pas du moins son vœu paternel ; n'achevez pas de détruire son ouvrage, tout de sollicitude et de tendresse pour vous !...

Anastase en était là de son discours, et Charles lui répondit : —Merci, Anastase, de votre discours ; mais me voici à la porte de mon avoué ; les affaires avant tout. Adieu donc si je vous quitte.

Peu de jours après, l'avoué que Charles avait muni de sa procuration lui fit savoir que sa rente était vendue, et qu'il en tenait le prix à sa disposition.

Cette fois, Charles n'eut pas même l'idée d'une réforme ; il continua intrépidement sa belle et prodigue vie.

C'est une étrange chose, combien de jeunes gens, dont quelques-uns ne manquent ni d'esprit ni de raison, précipitent ainsi leur ruine avec une incroyable sérénité. L'avenir est pour eux sans effroi. " Cela durera autant que notre jeunesse, disent-ils, et, notre jeunesse finie, qu'importe ! les passions seront éteintes ; l'ambition nous ouvrira de nouvelles carrières, où nous entrerons gravement, avec la maturité de l'âge." D'autres, les mieux doués, comptent sur un mariage, une riche veuve ou une miss sentimentale. Quelques-uns, plus fortement trempés, se sont dit : " Au dernier louis, je me brûlerai la cervelle," pratiquant à la lettre et au tragique la devise qu'ils ont adoptée, " courte et bonne." La chronique du beau monde garde le souvenir de plus d'un de ces fashionables suicides.

Charles, lui, n'avait formé aucun plan ; il ne comptait ni sur l'hymen, ni sur les honneurs, ni sur une balle de plomb. Il allait, ne regardant ni devant ni derrière, tout au présent, ne cherchant ni excuse ni salut. A

de tels aveugles la Providence se doit ; elle n'abandonna pas Charles, ainsi qu'on va voir.

C'était après un déjeuner au Rocher ; gai, railleur, le verbe haut, le geste rond, l'œil effronté, il entre chez Torton, tenant sous le bras Anastase, moraliste indulgent, qui, après tout, savait prendre son parti sur le mauvais succès de ses prédications et déjeunait philosophiquement de la ruine qu'il n'avait pu empêcher. En entrant chez Torton, Charles, par mégarde assurément, heurte de sa canne un paisible hussier qui notait le cours de la rente en face d'une bavaoise. Le monsieur se retourne ; Charles, au lieu de s'exécuter, lui rit au nez, et, après quelques paroles, s'oublie jusqu'à l'insulter. Alors la querelle s'arrête, et, en gens qui savent leur monde, les assistants terminent le débat : " Ceci veut du sang ; échangez vos cartes, et à demain."

—A quoi bon, dit l'offensé. Pourquoi remettre à demain ce qui se ferait si bien aujourd'hui ? Demain ce serait puéril peut-être, et nous aurions regret de nous couper la gorge pour si peu. Maintenant l'injure est chaude, nous avons de la colère dans la tête, c'est le moment, allons ! Monsieur a son tilbury, moi j'ai mon cheval ; le lieu de la promenade sera changé, voilà tout. Au lieu du bois, ce sera Saint-Mandé aujourd'hui. Que vous en semble ?

—A merveille, reprit Charles, et partons ! Je prendrai mes armes en passant, vous prendrez les vôtres, et nous nous retrouverons à la porte du Bel-Air, s'il vous plaît.

Cela dit, Charles et son adversaire montent, l'un sur son bon cheval, l'autre dans sa légère voiture, et les voilà qui s'en vont s'égorger à la campagne, eux qui ne s'étaient jamais vus il y a une heure. Je vous laisse à penser si c'était un beau texte pour Anastase ! Mais aux premiers mots Charles l'interrompt.

—Assez de morale, Anastase, et veuillez bien prendre les guides et conduire, car cela pourrait me gêner la main. Vous voyez que Charles était un garçon prudent, et qu'il avait repris tout son sang-froid devant cet acte sérieux.—le duel !

Nos quatre jeunes gens, deux champions et deux témoins, arrivent à Saint-Mandé, et les voilà qui s'enfoncent dans le taillis, cherchant un lieu assez écarté, un ombrage assez épais, une pelouse assez douce pour leur idylle ; et quand le terrain est trouvé, les deux combattants ôtent leur habit, gaiement, comme pour se livrer à quelque jeu champêtre, et les témoins décident que l'idylle aura lieu au pistolet. Soit. On plante dans le gazon les épées inutiles, les pistolets sont chargés, les pas comptés, et le sort, juste cette fois, donne à l'offensé le premier coup.

—Fort bien ! dit celui-ci ; mais encore est-il bon que je sache à qui j'ai affaire, et le nom de l'homme que je vais viser.

—Votre adversaire se nomme Charles Blondel, répondit Anastase, en levant les yeux au ciel.

—Charles Blondel !... Monsieur est Charles Blondel de Nevers ! Qu'allais-je faire, grand Dieu ! Plus de duel ! Remettez votre habit, monsieur ! Je suis l'offensé, je crois, et j'ai le droit d'être satisfait dès cet instant, si bon me semble. Je le suis. J'étais bien tranquille cependant pour moi sur l'issue de ce combat, puisque je devais tirer le premier, et que vous étiez plus près et de plus belle surface que ce boucau...

La balle frappa au milieu de la branche.

—...Vous seriez mort en ce moment, monsieur, et j'y aurais plus perdu que vous,

peut-être, à cette mort ! Je vous aurais plus pleuré peut-être que ne l'eût fait votre meilleur ami ou votre maîtresse la plus tendre, moi, que votre mort aurait ruiné à peu près. Car, monsieur, vous n'êtes pour moi ni un ennemi, ni un homme, vous êtes une valeur mobilière, un capital vivant, le capital de 10,000 livres de rentes. C'est moi qui ai acheté votre rente viagère, monsieur ! Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne veux pas vous tuer ? pourquoi je renonce au combat, moi, qui avais l'injure et l'avantage ?

—Et bien ! Anastase, dit Charles à son témoin en remontant en tilbury, si je vous avais écouté et n'avais pas vendu ma rente viagère, je serais mort à présent. Faites-moi donc de la morale, je vous prie, mon ami !

Cet incident donna à Charles une grande confiance et un courage nouveau pour persévérer dans son insouciance philosophique. Il y gagna de plus qu'Anastase cessa de le sermoner, tant l'étrange moralité de l'aventure avait déconté la sagesse vulgaire d'Anastase. Charles continua donc à dorner tous ses jours du reste de sa fortune. Cette fortune s'écoula rapidement, et était à ses derniers débris lorsqu'arrivèrent les événemens de juillet, 1830.

Le 27 au matin, Charles, qui avait été témoin des émotions de la veille, se disposa de bonne heure à sortir, jugeant que Paris offrait ce jour-là de curieux et dramatiques spectacles. Ce n'était pas la passion politique qui poussait Charles dehors. Peu lui importaient à lui, homme de plaisir, ces furieux débats. Charles ne considérait la chose que sous le point de vue pittoresque, de même qu'Anastase l'envisageait sentimentalement. Il sonna donc son domestique pour s'informer de l'aspect que prenait *l'horizon politique* ; son domestique ne parut pas. Il s'habilla seul et à la hâte, et lorsqu'il passa dans son salon, il y trouva une table chargée de provisions, et une lettre à son adresse, largement pliée, et posée de façon à ce qu'il ne pût manquer de la voir tout d'abord. Dans cette lettre, on lui annonçait qu'il était retenu chez lui en chartre privée, en vertu d'un ordre supérieur qui concernait la plupart des jeunes gens de Paris, aussi bien que lui. Le premier mouvement de Charles fut de colère. Cette tyrannie, contre laquelle il se révoltait, lui donna tout d'un coup les idées libérales les plus exagérées. Ses droits de citoyen se dessinèrent vivement à lui ; il comprit combien cette séquestration était arbitraire, et il voulut enfoncer la porte de son appartement qui lui opposa une résistance passive inébranlable. Il appela, on ne répondit pas ; il jeta quelques meubles par la fenêtre, personne ne s'en émut. Bientôt le bruit de la fusillade couvrit sa voix et son carillon. L'action s'était engagée ; une barricade était dressée dans la rue ; mais par malheur, les croisées de Charles donnaient sur la cour. Il eut beau se pencher, mesurer la hauteur, chercher une issue, une saillie pour s'évader, il fallut y renoncer. Pendant ce manège, il aperçut à une croisée vis-à-vis les siennes, un petit vieillard à tête poudrée, à figure malicieuse, appuyé sur une canne à pomme d'or et qui le contemplant avec un sourire de satisfaction. Ce vieillard, il l'avait vu cent fois sur ses pas. Cette apparition était inséparable de toutes les circonstances difficiles ou étranges de sa vie. Charles n'y fit guère plus attention cette fois que les autres ; seulement, il appela cette fois à son aide le vieillard qui aussitôt disparut. Alors Charles prit son parti ; il quitta sa fenêtre, et vint examiner les provisions qu'on lui avait faites. C'étaient, en abondance, les vins les